

HISTOIRE
NATURELLE.

OISEAUX.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE NATURELLE

PAR BUFFON,

DÉDIÉE AU CITOYEN LACEPEDE,
MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

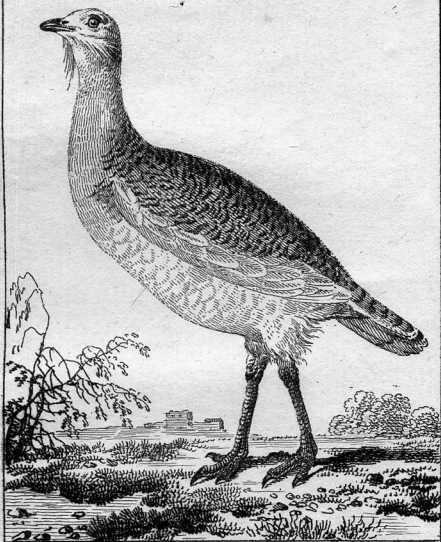
OISEAUX.
TOME TROISIEME.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE
DE P. DIDOT L'AÎNÉ, GALERIES DU LOUVRE, N^o 3,
ET FIRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, N^o 116.

AN VII. — 1799.



L'OUTARDE.

HISTOIRE NATURELLE.

‘ L’OUTARDE ‘.

Voyez la planche 1 de ce volume.

LA première chose que l’on doit se proposer lorsqu’on entreprend d’éclaircir l’histoire d’un animal, c’est de faire une critique sévère de sa nomenclature, de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues et dans tous les temps, et de distinguer, autant qu’il est possible, les espèces différentes auxquelles les

¹ Voyez les planches enluminées, n° 245, le mâle.

² En latin, *avis tarda*; en italien, *starda*; en allemand, *trappa*; en anglois, *bastard*.

Oiseaux. III.



mêmes noms ont été appliqués ; c'est le seul moyen de tirer parti des connoissances des anciens , et de les lier utilement aux découvertes des modernes , et par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès en histoire naturelle. En effet, comment, je ne dis pas un seul homme, mais une génération entière, mais plusieurs générations de suite, pourroient-elles faire complètement l'histoire d'un seul animal ? Presque tous les animaux craignent l'homme et le fuient ; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front, leur inspire plus de frayeur que de respect ; ils ne soutiennent point ses regards, ils se défient de ses embûches ; ils redoutent ses armes ; ceux même qui pourroient se défendre par la force, ou résister par leur masse, se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer, ou se retranchent dans des forêts impénétrables : les petits, sûrs de nous échapper par leur petitesse, et rendus plus hardis par leur foiblesse même, vivent chez nous malgré nous, se nourrissent à nos dépens, quelquefois même de notre propre substance, sans nous être mieux connus ; et parmi le

grand nombre de classes intermédiaires , renfermées entre ces deux classes extrêmes , les uns se creusent des retraites souterraines , les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux , d'autres se perdent dans le vague des airs , et tous disparaissent devant le tyran de la nature. Comment donc pourrions-nous , dans un court espace de temps , voir tous les animaux dans toutes les situations où il faut les avoir vus pour connoître à fond leur naturel , leurs mœurs , leur instinct , en un mot les principaux faits de leur histoire ? On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux , conserver avec soin leur dépouille extérieure , y joindre leurs squelettes artistement montés , donner à chaque individu son attitude propre et son air naturel : tout cela ne représente que la nature morte , inanimée , superficielle ; et si quelque souverain avoit conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science , en formant de vastes ménageries , et réunissant sous les yeux des observateurs un grand nombre d'espèces vivantes , on y prendroit encore des idées imparfaites de la nature : la plupart des ani-

4 HISTOIRE NATURELLE

maux, intimidés par la présence de l'homme, importunés par ses observations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité, ne montreroient que des mœurs altérées, contraintes, et peu dignes des regards d'un philosophe, pour qui la nature libre, indépendante, et, si l'on veut, sauvage, est la seule belle nature.

Il faut donc, pour connoître les animaux avec quelque exactitude, les observer dans l'état sauvage, les suivre jusque dans les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes, jusque dans ces antres profonds et sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté : il faut même, en les étudiant, faire en sorte de n'en être point apperçu; car ici l'œil de l'observateur, s'il n'est en quelque façon invisible, agit sur le sujet observé, et l'altère réellement : mais comme il est fort peu d'animaux, sur-tout parmi ceux qui sont ailés, qu'il soit facile d'étudier ainsi, et que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable, et montrer leurs mœurs franches et pures de toute contrainte, ne se présentent que de loin en loin, il s'ensuit qu'il faut des siècles et beaucoup de hasards

heureux pour amasser tous les faits nécessaires , une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet , et conséquemment pour éviter la confusion des noms, qui de toute nécessité entraîneroit celle des choses ; sans ces précautions , l'ignorance la plus absolue seroit préférable à une prétendue science , qui ne seroit au fond qu'un tissu d'incertitudes et d'erreurs. L'outarde nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avoient donné le nom d'*otis* ; Aristote en parle en trois endroits sous ce nom , et tout ce qu'il en dit convient exactement à notre outarde : mais les Latins , trompés apparemment par la ressemblance des mots , l'ont confondue avec l'*otus* , qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit , avec raison , que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs se nommoit *avis tarda* en Espagne , ce qui convient à l'outarde , ajoute que la chair en est mauvaise , ce qui convient à l'*otus* , selon Aristote et la vérité , mais nullement à l'outarde ; et cette méprise est d'autant plus facile à supposer , que Pline , dans le chapitre suivant , confond évidemment l'*otis* avec l'*otus* . c'est-à-dire , l'outarde avec le hibou.

6 HISTOIRE NATURELLE

Alexandre Myndien, dans Athénée, tombe aussi dans la même erreur, en attribuant à l'*otus* ou à l'*otis*, qu'il prend pour un seul et même oiseau, d'avoir les pieds de lièvre, c'est-à-dire, velus; ce qui est vrai de l'*otus*, hibou qui, comme la plupart des oiseaux de nuit, a les jambes et les pieds velus, ou plutôt couverts jusque sur les ongles de plumes effilées, et non de l'*otis*, qui est notre outarde, et qui a non seulement le pied, mais encore la partie inférieure de la jambe immédiatement au-dessus du tarse, sans plumes.

Sigismond Galenius ayant trouvé dans Hésychius le nom de *ῥάφος*, dont l'application n'étoit point déterminée, l'appropriâ de son bon plaisir à l'outarde; et depuis, MM. Moehring et Brisson l'ont appliqué au dronte, sans rendre compte des raisons qui les y ont engagés.

Les Juifs modernes ont détourné arbitrairement l'ancienne acception du mot hébreu *anapha*, qui signifioit une espèce de milan, et par lequel ils désignent aujourd'hui l'outarde.

M. Brisson, après avoir donné le mot *ωρίς* comme le nom grec de l'outarde, selon Belon.

donne ensuite le mot ὠτίδα pour son nom grec, selon Aldrovande, ne prenant pas garde que ὠτίδα est l'accusatif de ὠτίς, et par conséquent un seul et même nom; c'est comme s'il eût dit que les uns l'appellent *tarda*, et les autres *tardam*.

Schwenckfeld prétend que le *tetrix* dont parle Aristote, et qui étoit l'*ourax* des Athéniens, est aussi notre outarde; cependant le peu que dit Aristote du *tetrix* ne convient point à l'outarde : le *tetrix* niche parmi les plantes basses, et l'outarde parmi les blés, les orges, etc. que probablement Aristote n'a point voulu désigner par l'expression générique de plantes basses. En second lieu, voici comment s'explique ce grand philosophe : « Les oiseaux qui volent peu, comme les « perdrix et les cailles, ne font point de nids, « mais pondent à terre sur de petits tas de « feuilles qu'elles ont amoncelées; l'alouette « et le *tetrix* font aussi de même ». Pour peu qu'on fasse d'attention à ce passage, on voit qu'il est d'abord question des oiseaux pesans et qui volent peu; qu'Aristote parle ensuite de l'alouette et du *tetrix*, qui nichent à terre comme ces oiseaux qui volent peu, quoiqu'ap-

paremment ils soient moins pesans, puisque l'alouette est du nombre, et que si Aristote eût voulu parler de notre outarde sous le nom de *tetrix*, il l'eût rangée sans doute, comme oiseau pesant, avec les perdrix et les cailles, et non avec les alouettes, qui, par leur vol élevé, ont mérité, selon Schwenckfeld lui-même, le nom de *célipètes*.

Longolius et Gesner pensent l'un et l'autre que le *tetrax* du poète Nemesianus n'est autre chose que l'outarde, et il faut avouer qu'il en a à peu près la grosseur et le plumage. Mais ces rapports ne sont pas suffisans pour emporter l'identité de l'espèce, et d'autant moins suffisans, qu'en comparant ce que dit Nemesianus de son *tetrax* avec ce que nous savons de notre outarde, j'y trouve deux différences marquées : la première, c'est que le *tetrax* paroît familier par stupidité, et qu'il va se précipiter dans les pièges qu'il a vu qu'on dressoit contre lui ; au lieu que l'outarde ne soutient pas l'aspect de l'homme, et qu'elle s'enfuit fort vite, du plus loin qu'elle l'apperçoit : en second lieu, le *tetrax* faisoit son nid au pied du mont Apennin ; au lieu qu'Aldrovande, qui étoit Italien, nous

assure positivement qu'on ne voit d'outardes en Italie, que celles qui y ont été apportées par quelque coup de vent. Il est vrai que Willughby soupçonne qu'elles ne sont point rares dans ces contrées, et cela, sur ce qu'en passant par Modène, il en vit une au marché : mais il me semble que cette outarde unique, apperçue au marché d'une ville comme Modène, s'accorde encore mieux avec le dire d'Aldrovande qu'avec la conjecture de Willughby.

M. Perrault impute à Aristote d'avoir avancé que l'*otis* en Scythie, ne couve point ses œufs comme les autres oiseaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de renard, et les cache au pied d'un arbre au haut duquel elle se perche : cependant Aristote n'attribue rien de tout cela à l'outarde, mais à un certain oiseau de Scythie, probablement un oiseau de proie, puisqu'il savoit écorcher les lièvres et les renards, et qui seulement étoit de la grosseur d'une outarde, ainsi que Pline et Gaza le traduisent ; d'ailleurs, pour peu qu'Aristote connût l'outarde, il ne pouvoit ignorer qu'elle ne se perche point.

Le nom composé de *trapp-gansz*, que les Allemands ont appliqué à cet oiseau, a donné lieu à d'autres erreurs; *trappen* signifie *marcher*, et l'usage a attaché à ses dérivés une idée accessoire de lenteur, de même qu'au *gradatim* des Latins et à l'*andante* des Italiens; et en cela le mot *trapp* peut très-bien être appliqué à l'outarde, qui, lorsqu'elle n'est point poursuivie, marche lentement et pesamment: il lui conviendrait encore, quand cette idée accessoire de lenteur n'y seroit point attachée, parce qu'en caractérisant un oiseau par l'habitude de marcher, c'est dire assez qu'il vole peu.

A l'égard du mot *gansz*, il est susceptible d'équivoque: ici il doit peut-être s'écrire comme je l'ai écrit avec un *z* final; et de cette manière il signifie *beaucoup*, et annonce un superlatif; au lieu que lorsqu'on l'écrit par un *s* (*gañs*), il signifie *une oie*. Quelques auteurs l'ayant pris dans ce dernier sens, l'ont traduit en latin par *anser trappus*; et cette erreur de nom influant sur la chose, on n'a pas manqué de dire que l'outarde étoit un oiseau aquatique, qui se plaisoit dans les marécages; et Aldrovande lui-même, qui

avoit été averti de cette équivoque de noms par un médecin hollandois, et qui penchoit à prendre le mot *gansz* dans le même sens que moi, fait cependant dire à Belon, en le traduisant en latin, que l'outarde aime les marécages, quoique Belon dise précisément le contraire; et cette erreur en produisant une autre, on a donné le nom d'*outarde* à un oiseau véritablement aquatique, à une espèce d'oie noire et blanche que l'on trouve en Canada et dans plusieurs endroits de l'Amérique septentrionale. C'est sans doute par une suite de cette méprise, qu'on envoya d'Écosse à Gesner la figure d'un oiseau palmipède, sous le nom de *gustarde*, qui est le nom que l'on donne dans ce pays à l'outarde véritable, et que Gesner fait dériver de *tarde*, lent, tardif, et de *guss* et *goose*, qui, en hollandois et en anglois, signifie *une oie*. Voilà donc l'outarde, qui est un oiseau tout-à-fait terrestre, travestie en un oiseau aquatique, avec lequel elle n'a cependant presque rien de commun; et cette bizarre métamorphose a été produite évidemment par une équivoque de mots. Ceux qui ont voulu justifier ou excuser le nom d'*anser trappus* ou *trapp-*

gans, ont été réduits à dire, les uns que les outardes voloient par troupes comme les oies, les autres qu'elles étoient de la même grosseur ; comme si la grosseur , ou l'habitude de voler par troupes , pouvoient seules caractériser une espèce : à ce compte , les vautours et les coqs de bruyère pourroient être rangés avec l'oie. Mais c'est trop insister sur une absurdité : je me hâte de terminer cette liste d'erreurs et cette critique peut-être un peu longue , mais que j'ai crue nécessaire.

Belon a prétendu que le *tetrao alter* de Pline étoit l'outarde ; mais c'est sans fondement , puisque Pline parle au même endroit de l'*avis tarda*. Il est vrai que Belon , défendant son erreur par une autre , avance que l'*avis tarda* des Espagnols et l'*otis* des Grecs désignent le duc : mais il faudroit prouver auparavant , 1°. que l'outarde se tient sur les hautes montagnes , comme Pline l'assure du *tetrao alter* (*gignunt eos Alpes*) ; ce qui est contraire à ce qui a été dit de cet oiseau par tous les naturalistes , excepté M. Barrère* :

* M. Barrère reconnoît deux outardes d'Europe , mais il est le seul qui les donne pour des oiseaux